



Portraits

Paule-Andrée Cassidy



chanteuse

« J'ai le sentiment que chanter en anglais dénaturerait ce que je suis » !

Paule-Andrée Cassidy a 33 ans, une petite fille, une voix grave et beaucoup de plaisir à faire ce qu'elle a choisi, chanter. Etudiante, elle se dirigeait plutôt vers le théâtre, d'abord au Conservatoire, puis à l'École du Mouvement de Montréal. « Je chantais à l'occasion, lors des spectacles, puis en 1994, j'ai pris la décision d'en faire mon métier », raconte-t-elle simplement. Une simplicité qui caractérise cette jeune interprète, sans formation musicale vraiment sérieuse et qui ne travaille sa voix que quand elle y prend du plaisir. Et on sent qu'elle aime par dessus tout partager ce bonheur avec son public, chaque fois qu'elle se produit sur scène ou qu'elle sort un album. « Je pense que c'est la voix qui fait que ça marche bien pour moi, comme pour d'autres chanteuses ici. Pour les Québécois, l'archétype de la chanteuse française, c'est un filet de voix. Ici, elle ne pourrait pas passer à la radio ». Un avis visiblement partagé par les Français, qui tout en chérissant leurs petites voix nationales, n'en sont pas moins grands amateurs des organes québécois. « Nous avons en effet quelques réussites chez vous, mais toutes nos chanteuses ont d'abord eu du succès ici avant d'en avoir outre-Atlantique ». Reste que la porte du succès paraît plus longue à s'ouvrir au Québec - frilosité des diffuseurs, multiplication des candidats, et Paule-Andrée se retrouve plus souvent devant un public français que sur les routes de la Belle Province. « Ca va plus vite en France et puis, ici, à Québec comme à Montréal, nous avons peu de lieux pour nous produire quand on n'est pas une tête d'affiche ». Qu'importe, Paule-Andrée mène sa route. Fan de Boby Lapointe, elle monte un spectacle qui sera suivi d'un album, "Méli-mélodies", mais elle aime aussi reprendre Anne Sylvestre ou chanter en espagnol, et pas en anglais. « J'ai le sentiment que ça dénaturerait trop ce que je suis. Si je devais le faire, il faudrait que je change tout ce qui fait que j'aime ce métier aujourd'hui. C'est une véritable prise de parole que d'être sur scène, et du coup il faut bien se sentir dans la langue qu'on utilise ». Mais Paule-Andrée n'en fait pas une question politique : « C'est vrai que la langue est très importante pour nous. Mais vous savez, si je n'ai naturellement aucune difficulté à imaginer ce que l'on doit à la France, un séjour de trois mois en Angleterre m'a permis de découvrir ce que l'on devait aussi à ce pays ». Le prochain album de Paule-Andrée sortira dans quelques semaines avant une tournée en France, au printemps, en première partie de Gilles Vignault. La « môme » Cassidy en promet ...

Clément Saint Laurent



épicier

« Je veux redonner une vie à l'histoire de mon quartier »

On l'appelle monsieur Moisan, du nom du fondateur de la maison, mais son vrai nom à lui, c'est Clément Saint-Laurent. Cela fait plus de deux ans maintenant qu'il a, accompagné de sa femme et de son frère, repris la célèbre épicerie de la rue Saint-Jean. Un lieu que pas un touriste ne manque de visiter lors de son passage à Québec. Mais bien plus que d'une épicerie, Clément se sent l'héritier d'une tradition, d'une histoire, celle de la boutique bien sûr, mais aussi, à travers elle, celle de tout le quartier. « C'est un quartier unique à Québec, où se retrouvent tous les artistes, les intellectuels et les gens de culture de la capitale », s'enflamme-t-il. Pourtant, il ne l'habite que depuis peu de temps : « avant j'étais un banlieusard comme beaucoup de Québécois le sont devenus à partir des années 50, copiant le modèle américain. Mais aujourd'hui, de plus en plus de gens se rendent compte que c'est plus pratique d'habiter en ville et surtout que ça correspond plus à notre mode de vie à nous ». Sa vie, Clément la partage entre l'épicerie et sa passion pour l'histoire. Mais ces deux activités ne font qu'une à ses yeux car ses recherches répétées aux archives de la ville n'ont qu'un but : retrouver le passé pour se projeter dans le futur. Le grand projet de Clément, c'est en effet de créer autour de l'épicerie Moisan, un véritable lieu culturel. « Je voudrais ouvrir au-dessus un couette-café, comme on dit chez nous, avec cinq belles chambres toutes décorées à l'ancienne ». Mais il veut aussi proposer aux touristes des balades thématiques dans la ville avec des pauses gastronomiques. Recherche d'authenticité, « retour exceptionnel dans le bon vieux temps », le but de Clément Saint-Laurent et de sa famille est de sauvegarder le patrimoine du quartier : « Si on est de vrais Québécois et que l'on tient à notre culture, on a tous à cœur de retrouver et de faire partager notre histoire et nos valeurs ». Et si son projet arrive à voir le jour, il est à parier qu'il faudra réserver sa chambre très longtemps à l'avance pour espérer goûter aux délicieux moments promis par celui que sans aucun doute on finira par appeler monsieur Clément...

Gilles Kowacs



métis montagnais

« Nous ne ressemblons pas aux Indiens d'Hollywood ! »

Gilles Kowacs habite avec sa femme et ses deux enfants une banlieue de Québec. Dans le salon de leur modeste maison, on trouve ça et là quelques objets typiques de la culture amérindienne. En effet, comme leur nom de famille ne l'indique pas, les Kowacs sont des métis, montagnais du côté de Gilles, mohawk du côté de Linda, son épouse. Visiblement bien intégrés – même si les enfants disent subir quelques marques de racisme à l'école, Gilles et Linda sont aussi très soucieux de préserver leur identité autochtone et de la faire connaître aux autres. « Il y a beaucoup de littérature sur les autochtones et Hollywood a véhiculé l'image d'un indien stéréotypé qui nous colle encore à la peau. Mais vous savez, des autochtones, il y en a de toutes sortes : des blonds, des roux, des moustachus... et je vous défie bien de trouver ici un autochtone qui a déjà couché dans un tipi », explique Gilles. Alors, pour véhiculer une image plus authentique, Gilles est devenu chanteur et conteur traditionnel. Il n'en a pas fait son métier mais dès qu'il le peut, il donne de son temps et de son savoir pour transmettre et faire connaître la culture amérindienne. La plupart de ses contes et de ses chansons lui ont été appris par sa grand-mère. « Mais j'en ai aussi appris tout seul et pour captiver les gens, je fais un peu de mise en scène ». Une mise en scène tout en légèreté mais très émouvante. « Avant chacune de mes interprétations, je fais brûler de la sauge pour purifier l'âme, le corps et l'esprit de tous ceux qui sont présents. Puis je prends mon tambour, un instrument sacré pour les autochtones car chacun d'entre eux naît et meurt au son du tambour ». Cette volonté de préserver l'identité et la culture des amérindiens, Gilles l'a communiquée à son jeune fils Mikaël. Il vient en effet de fêter la cérémonie de la sudation, à la suite de laquelle son nom autochtone lui a été donné. Gilles s'appelle « ours de grande considération » et son fils se nomme « le blaireau ». Myriam, la fille de Gilles et de Linda, ne sait pas si elle demandera son nom autochtone un jour. Sans doute n'arrive-t-elle pas encore à bien se situer, entre ses origines et sa vie de jeune Québécoise. Une difficulté rencontrée par la plupart des amérindiens du Québec qui, pour bénéficier de leurs droits acquis, doivent prouver qui ils sont. « On nous demande des papiers de blancs, rédigés par et pour des blancs. Mais la réalité est tout autre. Comment prouver notre appartenance quand les prêtres qui ont baptisé nos ancêtres les ont transformés en Paul ou Jacqueline ? » interroge Gilles. « Sur sept millions d'autochtones, seulement 70 000 sont reconnus officiellement ». La famille Kowacs reconnaît cependant vivre dans un pays où il est beaucoup plus aisé qu'ailleurs de se faire entendre. Mais pour que tous puissent un jour voir leurs droits reconnus, il se branche quotidiennement sur internet. « On a un forum à nous où chacun peut parler de ses problèmes. C'est important pour l'avenir de nos communautés ».

Luc Mailloux



fromager

« Je veux donner un terroir au Québec »

Luc Mailloux, c'est un peu le José Bové du Québec, les moustaches en moins et quelques difficultés en plus. Son combat à lui dépasse largement la sauvegarde du terroir, puisque c'est de son invention dont il s'agit. Et la création d'un terroir sans OGM et sans hormone sur le continent nord-américain, ce n'est pas une mince affaire. Mais Luc Mailloux a de l'énergie à revendre, une volonté de fer et sans aucun doute un caractère plutôt trempé. Alors tous les espoirs lui sont permis ! Sa première terre, il l'achète à 16 ans avec une seule idée en tête, faire une agriculture différente. Un pari difficile quand on ne vient pas directement du milieu et qu'on a aucune formation en la matière. Qu'importe ! En 1974, il installe la première ferme de recherche privée du Québec. Et il cherche : « on ne faisait que copier les Américains mais mon travail m'a permis de démontrer la non qualité nutritive de la race laitière sacrée ici, la Holstein. Je ne me suis pas fait que des amis et je travaillais seul. 80% des vaches étaient nourries aux céréales. Moi j'ai mis les miennes à l'herbe. On a peut-être pas les Alpes, mais nos herbes indigènes sont excellentes pour le goût du lait ». Mais ce que veut Luc Mailloux, à tout prix, c'est donner un terroir au Québec. Il décide de venir voir ce qui se fait en France. « J'ai d'abord rencontré les chercheurs, les gros, mais ça ne m'intéressait pas. Alors, je suis allé voir les vieux. Ils ne donnaient jamais de réponses aux questions que je leur posais, ils expliquaient seulement qu'ils avaient toujours fait comme ça. Et ça marchait ! Je me suis rendu compte que la majorité des fromages sont créés par accident. Et ça m'a plu ! » En rentrant au Québec, le jeune fromager se met au travail. « J'avais vu une cave de Saint-Nectaire et je me suis dit que j'aimerais ça, la senteur, l'humidité, je trouvais ça sensuel ». Mais Luc Mailloux ne cherche pas à refaire, il invente : « J'ai réuni cinq familles de fromages en une seule et après 8 000 meules à la poubelle, le Saint-Basile, premier fromage au lait cru québécois, est né ». Restait à le commercialiser. C'est la tâche de Sarah, la compagne de Mailloux. « Un jour elle est partie de la ferme avec dix meules. Quand elle est revenue, elle en avait vendu trois. On avait gagné ! ». Enfin... presque ! Car Luc Mailloux dérange. Son lait, il le fait passer de l'étable à la fromagerie par un pipe-line, à quatre pieds sous terre. Et ça ne plait guère aux autorités qui lui demandent de le nettoyer de fond en comble une fois par semaine, crainte de la bactérie oblige. Impossible pour le fermier. « Je voulais qu'on me laisse tranquille ». Il crée alors le Chevalier Mailloux, un doux mélange entre le Langres et l'Epoisse. Deux mois après sa création, il reçoit le Grand Prix du fromage au Canada. « Mais j'étais toujours considéré comme un bandit. Mon exploitation était régulièrement fermée pour non respect des règles sanitaires en vigueur ». Quoi qu'il en soit, les grands chefs des meilleurs restaurants du Québec se fournissent chez lui et les consommateurs québécois en redemandent. Et même si les autorités et l'administration ont encore du mal à digérer le lait cru, c'est Luc Mailloux que le Ministre de l'agriculture consulte pour la rédaction d'une loi sur le fromage. C'est encore lui que l'on envoie dans un symposium international sur le lait. Pas de doute, le terroir québécois n'en est qu'à ses débuts et, de toute façon, Mailloux n'en fera qu'à sa tête !

Claude Poirier



linguiste

« Le parler du Québec, c'est celui des régions de France »

« Quand un Québécois vous parle de son système de chauffage, il va vous parler de la fournaise. Et les organismes chargés du bon usage de la langue ici voudraient bien qu'on appelle ça plutôt chaudière, parce que fournaise est un anglicisme. Mais comment voulez-vous que ça rentre dans les esprits des Québécois pour lesquels, depuis quatre siècles, une chaudière, c'est un seau ! » Voilà les complexités auxquelles, chaque jour, Claude Poirier, l'un des linguistes renommés de l'Université Laval de Québec, est confronté. Il garde le sourire néanmoins. Depuis quelques années déjà, et sans doute pour de nombreuses années encore, il dirige le projet de recherche intitulé « Trésors de la langue française au Québec ». Son but ? Faire le bilan historique du français québécois, répertorier tout son corpus et tous les mots qui, bien que communs au français et au québécois, n'ont pas pour autant le même sens. « Notre obsession à tous, quatre professionnels à temps plein et une dizaine d'étudiants, c'est de savoir d'où viennent les mots québécois car depuis très longtemps on nous dit qu'on parle mal et que c'est à cause de l'anglais. Sauf que le parler du Québec, c'est celui des régions de France », affirme Claude Poirier. Alors inlassablement, lui et son équipe se penchent chaque jour sur les mille dictionnaires français, les 100 000 journaux et périodiques et toutes les archives radiophoniques pour les étudier et les dépouiller afin d'y relever tous les mots et tenter de retrouver leur provenance... en France.

Mario Dufour



prêtre à Saint-Roch

« Mon premier souci est de redonner une vie au quartier et de la dignité à ses habitants »

Les politiques ne dédaignent pas d'écouter ses conseils, les médias ne perdent pas une occasion de parler de lui et les paroissiennes en pincent un peu pour son visage, qu'elles trouvent « ben beau, ben beau ! ». Lui, c'est Mario Dufour, le curé de Saint-Roch, une grosse église implantée dans le quartier du même nom, en basse ville. Un quartier défavorisé – on dit même qu'il y aurait sept ans de différence d'espérance de vie entre la ville-haute et basse-ville dont la rue principale fut pendant des années recouverte d'un toit et transformée en un lieu sans âmes, et auquel il s'agit aujourd'hui de redonner vie. C'est une tâche à laquelle le père Dufour s'attelle avec autant de calme que de conviction. Et il en faut, sans aucun doute !

« Entre les deux guerres, c'est ici, dans le quartier Saint-Roch, rue Saint-Joseph, que tout le monde se donnait rendez-vous. La rue était la plus commerçante de la ville, c'est là que se sont implantés les premiers grands magasins, raconte le père Dufour. Puis sont arrivées les années 60, les usines sont parties s'installer en périphérie, les commerces aussi et, avec ces changements, sont apparus la pauvreté, les gangs, la prostitution, la drogue. Saint-Roch faisait peur ». Et l'idée de recouvrir la rue Saint-Joseph – idée saugrenue mais pleine de bonnes intentions – prend forme. Chauffé l'hiver, climatisé l'été, le lieu, qu'on appelle le mail, devient le refuge de toute une population livrée à elle-même, notamment les ex-patients des hôpitaux psychiatriques que le Québec, au même moment, décide d'ouvrir. « On avait trouvé un surnom pour la rue, on l'appelait le boulevard Prozac » ! Fort heureusement, la mairie décide d'engager un grand chantier et de redonner vie à ce quartier à l'abandon : destruction du toit, aménagement de l'espace, accès à propriété facilité, implantation d'artistes... Mais pour que ça marche, c'est aussi aux gens qu'il faut redonner confiance. Et ça, c'est le boulot de Mario Dufour, qui n'hésite pas à troquer son latin pour des prises de position très politiques. « Saint-Roch a toujours été comme ça, assure-t-il dans un sourire. Tous les prêtres nommés ici ont provoqué des débats publics. On en a même eu un qui s'est présenté à la mairie ». Alors ce n'est pas la peine d'hésiter : provocation d'un débat dans l'église sur le thème de la sécurité et de la loi anti-gang, création d'un collectif pour une pauvreté zéro, manifestation après les attentats du 11 septembre à New-York – la seule de la ville, mais aussi bénédiction des chiens dans l'église, fêtes à gogo sur la place, rencontre autour du yoga et du chant grégorien, festival de musique sacrée, etc... « En fait, on occupe la place, on provoque l'événement. L'idée, c'est que maintenant à Québec, les gens disent « on monte en basse-ville » », explique Mario Dufour, le sourire aux lèvres. Et il peut sourire. Même si les journées lui paraissent souvent trop courtes – il a du mal à y caser ses cours d'espagnol-, Mario Dufour sait qu'il peut réussir, qu'il doit réussir. Cette année, le maire a choisi une reproduction de Saint-Roch et son chien pour sa carte de vœux. C'est un bon début, ceux de Saint-Roch ne sont plus des oubliés...

Solange Gilles



propriétaire d'un couette-café

« Je suis aussi une mère de famille avec mes clients »

C'est à l'auberge des quatre délices, en hommage à ses quatre enfants, qu'officie Solange Gille, propriétaire de ce que l'on nomme un « couette-café » au Québec et que les « maudits Français » appellent un « bed and breakfast ». Française, Solange l'est un peu par son père, un Parisien. Cuisinière, elle l'est pas sa mère : « Comme mon père venait de France, ma mère faisait de bons petits plats. Ils aimaient ça. A la maison, on mangeait des avocats, des artichauts, des choux-fleurs. Ce n'est pas une habitude au Québec. Alors je regardais faire ma mère et c'est comme ça que j'ai appris ». Solange a repris l'affaire de sa mère, décédée en 1990. Cette dernière avait acheté l'auberge en 1982, une maison datant de 1754 et chargée d'histoire et de souvenirs, comme le tournage d'un film avec James Cagney, dans les années 40. « Avant, je ne servais que les repas. Mais quand mes enfants ont quitté la maison, j'ai transformé leurs chambres et je peux maintenant proposer le coucher à mes clients ». Une entrée où crépite un vieux poêle, une grande salle à manger où trône un piano, l'auberge des quatre délices ressemble à Solange, gaie et chaleureuse. Le travail n'est pourtant pas facile, car la maîtresse des lieux est seule, pour faire les courses, les repas, les chambres et la conversation, ce qu'elle préfère par dessus-tout. « J'aime bien causer avec les gens. J'apprends toujours plein de choses, surtout quand ils ne sont pas d'ici ». L'auberge est en effet très fréquentée par les Suisses et les Allemands. Solange aimerait bien prendre un cuisinier, pour pouvoir passer plus de temps avec ses clients, qu'elle aime bichonner comme une maman... Une tradition, un art de vivre, que partagent également de nombreux « collègues » québécois.
Contact : Auberge des quatre délices 1208, route 138, Neuville, Qc
tel : (418) 876-2395 site : www.aux4delices.com



24 heures

09:00 Prendre une marche dans les allées de la grande plaine



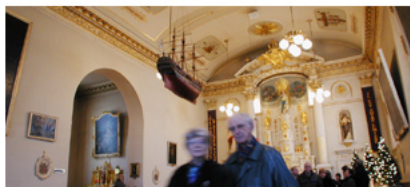
Prendre une marche, c'est se promener, faire une balade, en bon québécois. Et la plaine d'Abraham, témoin d'une ultime bataille entre Anglais et Français une nuit de septembre 1759, est devenue le lieu par excellence où il fait bon prendre une marche, quelle que soit la saison. Reste qu'en hiver, une tenue de combat est toujours de rigueur, celle qui permet de vaincre le froid, particulièrement mordant à cet endroit de la ville.

10:00 Attachez vos tuques, ça va glisser !



Contrairement à ce que certains, bien naïvement, pourraient imaginer, ce bon conseil n'émane pas de la sécurité routière québécoise. Car la tuque n'est pas une ceinture de sécurité, c'est un bonnet ! Indispensable pour tous les chanceux, petits et grands, qui, de décembre à mars, enfourchent leur luge pour des parties de glissades mémorables sur la piste de la terrasse Dufferin. Une piste entretenue sans relâche quinze jours avant l'ouverture et où il vaut mieux ne pas risquer de poser les pieds. Une chute peut s'avérer beaucoup moins drôle qu'une glissade, tuque ou non.

11:00 Pas de jasette pendant la messe



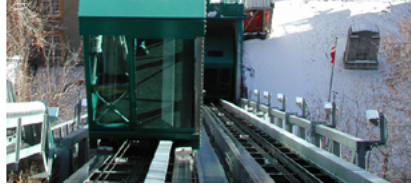
A Notre-Dame des Victoires comme ailleurs, la jasette, petite conversation privée entre amis, n'est pas de mise pendant la messe. Elle est par contre très pratiquée à l'issue de la célébration et très appréciée par Claude Côté, l'un des prêtres officiants. On y apprend ainsi que son ancêtre est arrivé à Québec en 1635 depuis le Perche et que la magnifique maquette de bateau qui surplombe les bancs des fidèles est celle du Brézé. C'est sur ce navire que furent envoyées en 1665 les troupes du régiment de Carignan-Salières pour défendre la colonie française contre les attaques iroquoises. On y découvre, surpris, que la crèche de Noël abrite une Marie enceinte, oeuvre d'une artiste d'Aix-en-Provence venue s'installer à Québec. Mais la jasette ne dit pas si le soir de Noël, la parturiente retrouve sa ligne et l'enfant son berceau...

12:00 Le traversier est ben smatte



Le traversier, c'est à la fois le nom d'un bateau et celui de son capitaine. Et si le bateau est bien pratique pour rejoindre la ville de Lévis, face à Québec, sur l'autre rive du Saint-Laurent, le capitaine est ben smatte comme la plupart des Québécois. Il faut entendre par là sympathique, gentil et chaleureux, une caractéristique des habitants de ce côté du continent américain. Prendre le traversier n'a sans doute pas le même charme en hiver qu'emprunter, comme jadis, le pont de glace, où le trajet était balisé par de simples arbrisseaux ; il n'empêche, c'est beaucoup plus rapide.

14:00 Embarquer dans le funiculaire



Embarquer dans le funiculaire, c'est tout simplement monter dedans mais c'est surtout économiser ses forces. Car la montée est rude pour rejoindre la ville-haute. Québec compte vingt-huit escaliers qui se sont accrochés à la falaise pour faciliter la circulation, notamment au XIXème siècle. Le plus vieux qui subsiste encore aujourd'hui date de 1841 et le plus long ne compte pas moins de 398 marches. Vive le funiculaire !

15:00 Une bonne toune à la cathédrale



Une bonne toune, c'est une bonne musique qui fait du bien aux oreilles. Pendant le temps des fêtes, entre Noël et le jour de l'An, Québec en fait une spécialité et multiplie les concerts dans tous les endroits – chauffés – de la ville. La cathédrale Notre-Dame de Québec, qui par trois fois dans son histoire put renaître de ses cendres, n'échappe pas à cette règle. Et c'est dans une ambiance plutôt joyeuse que l'Orchestre National de Québec vient y répéter avant la grande toune du soir.

16:00 Congestion de calèches



Ca congestionne dur certains après-midis ensoleillés d'hiver, où le touriste aime à se glisser sous les couvertures d'une calèche et se laisser bercer par le son régulier des sabots du cheval tout en parcourant les rues de la ville. Pour l'heure, la congestion – au fait, il s'agit de l'embouteillage – est plutôt sur le parking des calèches, où les canassons dégustent leur pitance et se font dorer les flancs, avant de reprendre la route d'un pas tranquille et nonchalant. Ils en ont vu d'autres !

17:00 Le gros char part toujours à l'heure



Pour tous ceux qui n'aiment pas chauffer leur char dans la noirceur – entendez conduire leur voiture la nuit -, il existe de tous nouveaux gros chars – entendez des trains -, presque aussi beaux que la gare de Québec, qui ressemble d'ailleurs plus à un manoir qu'à une gare. Flambant neuves, deux locomotives viennent en effet d'arriver d'Europe avec tous les attributs des fameux TGV français. Reste que la voie ferrée n'a pas été équipée pour leur permettre de développer leur puissance – trop de kilomètres de voies et pas assez de rentabilité au bout -, ce qui n'entache en rien la fierté de leurs conducteurs, du moment qu'ils partent à l'heure.

18:00 Une blonde et son chum sur glace



La glisse offre vraiment beaucoup de plaisir aux Québécois. Et quoi de mieux que la patinoire pour accompagner sa blonde – sa petite amie – au son d'une chanson d'ici, ou épater son chum – son petit ami – lors de figures complexes... et quelquefois inattendues. Le patin à glace est certes un plaisir mais ça reste un sport !

19:00 Se taper une broue chez Jos Dion



Jos Dion est une taverne de la basse-ville. Et dans les tavernes de Québec, le seul breuvage – la seule boisson – vraiment de mise, c'est la bière. Se taper une broue, c'est simplement aller prendre une bière. Longtemps interdites aux femmes, les tavernes de la ville ont dû ravalier leur machisme à partir de 1979, suite à une loi gouvernementale. Mais chez Jos Dion, la première femme, en dehors de la patronne, à pouvoir franchir la porte ne l'a fait qu'en 1988, suite à un référendum parmi la clientèle, démocratie oblige.

22:00 Courir la galipote au Foubar



Le Foubar est l'un des rares bars de Québec où se produisent des artistes. Conteurs ou musiciens, ils sont en tout cas très appréciés de la clientèle qui vient ici courir la galipote, ou faire la fête. Il faut presque toujours réserver pour assister au spectacle sous peine de se voir refuser l'entrée par Lili la patronne, dont les éclats de rire résonnent jusqu'au bout de la rue Saint-Jean, mais dont l'autorité n'est contestée par personne.

23:00 Se sucrer le bec au Saint-Amour



Le Saint-Amour est l'un des meilleurs restaurants de Québec. Et s'y sucrer le bec, c'est venir y déguster quelques spécialités, dont certaines inoubliables pour le palais. Une ambiance chic et feutrée où les fumeurs se sentent bien seuls, comme d'ailleurs dans la plupart des restaurants de la ville, sans parler de ceux dans lesquels fumer, ç'a pas d'allure, autrement dit, c'est tout sauf bien vu.

24:00 C'est le temps des fêtes



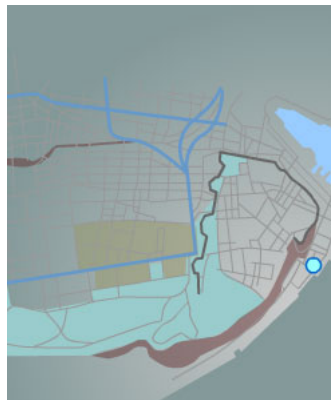
A Québec, comme partout dans la belle Province, le temps des fêtes, c'est sacré. Pas une boutique, de la librairie à l'épicerie, du marchand de cycle à la boucherie, où l'ambiance ne soit égayée par une musique appropriée, dont les présentoirs des disquaires regorgent. Et côté illumination, tout le monde n'a qu'à bien se tenir ! A Québec, on sait y faire ! Le temps des fêtes n'a lieu qu'une fois par an, entre Noël et Jour de l'An, alors ça vaut bien quelques lumières, pardon, quelques guirlandes. Car, ultime leçon de vocabulaire, les lumières, ce sont les feux tricolores, et cela n'a rien à voir avec la fête !



Visite virtuelle

Autour de la place Royale, berceau du Québec et fierté des Québécois

C'est tout autour de la place Royale qu'est né le Québec, dont la signification en langue algonquienne signifierait « là où le fleuve se rétrécit ». Jacques Cartier, Samuel de Champlain... c'est toute l'aventure des Français d'Amérique qui a commencé ici, sur un bout de terre couvert de noyers, au bord du fleuve Saint-Laurent. C'est de là que partiront le bois, puis les fourrures, c'est ici qu'arriveront les nouveaux habitants, tous remplis d'enthousiasme. Magnifiquement restauré à partir des années 70, ce quartier fait partie du Vieux-Québec, classé patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco en 1985. En 2008 prochain, on y fêtera les 400 ans d'histoire de la ville dont Charles Trénet chantait : « Dans les rues de Québec, par temps gris par temps sec, j'aime aller nez au vent, coeur joyeux en rêvant » !



« Escalier Casse-cou, un accès à la ville haute depuis 1660



Au restaurant « Initiale : un Breton pour le meilleur



Le Musée de la Civilisation, une aventure humaine entre passé et futur



« Nous, les premières nations », la grande exposition du Musée de la Civilisation à 360°



La rue du Petit-Champlain, un décor grandeur nature



La Place Royale a retrouvé une jeunesse pour « éternité



La fresque des Québécois

L'escalier Casse-cou, un accès à la ville haute depuis 1660

Il est l'un des 28 escaliers encore debouts à Québec, même si son nom évoque ses marches branlantes au XIX^{ème} siècle. C'était cependant le seul moyen d'accès qui permettait de rallier le sommet du Cap au quartier du Petit-Champlain. S'y pressaient les bourgeoises qui venaient faire leurs courses ou les travailleurs des chantiers navals qui souhaitaient rejoindre les quais. Et si le plus vieil escalier de la ville qui subsiste encore date de 1841, si le plus long ne compte pas moins de 398 marches, c'est l'escalier Casse-cou qui reste le plus fréquenté aujourd'hui. Arrivés en haut, les touristes ne manquent jamais de sortir leurs appareils pour réaliser LA photo de la rue du Petit-Champlain.



Au restaurant l'Initiale : un Breton pour le meilleur

Yvan Lebrun est né dans un petit village à côté de Saint-Malo, en Bretagne. Après ses études à l'école hôtelière et son apprentissage, il arrive à Québec. Il a 26 ans. « J'ai d'abord travaillé comme sous-chef à l'hôtel Hilton, pendant quatre ans. Et puis, j'ai eu envie d'ouvrir mon restaurant ». Avec son associée, Rolande Leclerc, il ouvre un premier établissement de trente couverts, dans un petit bourg, à côté de Québec. C'est le succès et les projets d'agrandissement. Yvan et Rolande fondent alors l'Initiale, à deux pas de la Place Royale. Un lieu où les plus fins palais de la ville et d'ailleurs viennent régulièrement découvrir les inventions de son chef. « Je fais un pont entre la cuisine d'ici et la cuisine française. C'est resté un peu ancré chez moi, alors j'essaie d'en tirer le meilleur », explique, modeste, Yvan Lebrun. La tâche n'est pourtant pas des plus simples, car la base de la cuisine québécoise n'est pas très importante, les plats sont rustiques. L'idée d'Yvan, partagée par de nombreux grands restaurateurs, n'est pas seulement d'utiliser les produits locaux mais plutôt d'innover dans la façon de les préparer ou de les accommoder, pour les faire connaître. « Plus il y aura de produits, meilleur ce sera », affirme le chef de l'Initiale. « Avant, ici, ils ne connaissaient que le Cheddar. On leur a fait découvrir le fromage au lait cru, fabriqué au Québec, et ça leur plaît. C'est bien car ça donne énormément de perspective pour l'avenir ». En attendant, un repas à l'Initiale, c'est un peu comme une célébration, orchestrée minutieusement par le maître des lieux : « De l'amuse-bouche au dessert, il faut que ce soit logique. Il doit y avoir un suivi, une continuité. On ne vient pas manger ici uniquement pour se nourrir. Il s'agit d'abord pour nous de donner du plaisir ». Beau programme !



Le Musée de la Civilisation, une aventure humaine entre passé et futur

Ultramoderne et très ludique, le Musée de la Civilisation a été inauguré en 1988 et comptait cette année-là pas moins d'un million de visiteurs au lieu des 300 000 escomptés. Magnifique bâtiment de verre et de granit, le musée présente sur 20 000 m², des expositions alliant l'histoire, l'archéologie, la sociologie, l'ethnologie et la technologie. Et si la culture québécoise est au coeur de ses activités, notamment au travers de l'exposition permanente « Mémoires », le musée ne perd jamais une occasion de s'ouvrir au monde.



«Nous, les premières nations», la grande exposition du Musée de la Civilisation à 360°



Algonquins, Cris, Montagnais, Mohawks... ce sont aux onze nations autochtones du Québec que le Musée de la Civilisation a décidé de consacrer sa nouvelle exposition permanente intitulée « Nous, les premières nations ». L'occasion pour tous les Québécois de se pencher sur l'histoire et la culture des Amérindiens et de permettre peut-être une meilleure compréhension de la vie de ces derniers.

La rue du Petit-Champlain, un décor grandeur nature

On dit d'elle que c'est la plus ancienne rue de toute l'Amérique du Nord, on dit aussi qu'au XIX^{ème} siècle, ce sont les plus pauvres qui venaient s'y réfugier. La rue du Petit-Champlain, entièrement rénovée, est aujourd'hui le lieu de rencontre de tous les touristes de la ville qui viennent y faire leurs emplettes de souvenirs et autres spécialités locales. Elle est aussi le point de départ – ou d'arrivée, c'est selon – de l'un des deux funiculaires de la ville, installé dans l'ancienne maison Jolliet, du nom du découvreur du Mississippi, l'une des plus vieilles du quartier.



La Place Royale a retrouvé une jeunesse pour l'éternité



Magnifiquement restaurée le centre historique de la fondation de Québec est l'un des ensembles urbanistiques les plus parfaits de toute l'Amérique du Nord. C'est ici même que Champlain construisit sa première demeure en 1608.



La SODEC multiplie les projets d'aménagement



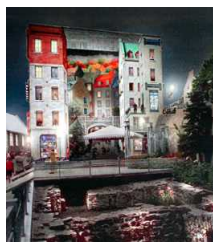
Quatre siècles d'histoire sur une petite place



La Place Royale à 360°

La Sodec multiplie les projets d'aménagements

C'est notamment à la Sodec, société de développement des entreprises culturelles, que la Place-Royale doit aujourd'hui de faire l'admiration de tous. Soutenant les entreprises culturelles dans les domaines du livre, du disque, du spectacle mais aussi du cinéma, la Sodec intervient également dans le domaine du patrimoine immobilier. Elle a également géré la rénovation des maisons Hazeur et Smith, qui abritent aujourd'hui le Centre d'interprétation de la Place-Royale, mais aussi la fresque des Québécois. Relevant du Ministère de la Culture, la Sodec, et son directeur dans la capitale René Bouchard, ne manquent pas de projets : la remise en valeur des vestiges de la deuxième habitation de Samuel de Champlain ou encore la mise en lumière des toits de Place-Royale, confiée au concepteur Louis Clair, un Parisien. Tout devrait être prêt pour les célébrations du 400ème anniversaire de Québec, en 2008.



Quatre siècles d'histoire sur une petite place.

Le 3 juillet 1608, Samuel de Champlain décidait d'y installer son « Habitation » et le premier établissement français en Amérique. Tour à tour française puis anglaise, la Place Royale fut à la fois un haut-lieu de commerce, le lieu d'habitation des gens riches et en vue, celui où l'on châtiât les criminels et où on affichait les ordonnances et les édits royaux. Berceau de la civilisation au Québec, dévastée par les incendies et par les guerres, la Place Royale s'est toujours relevée, magnifiquement. De l'Eglise Notre-Dame des Victoires, dont la construction débuta en 1687, au buste de Louis XIV qui lui donna son nom - elle se nommait auparavant « place du Marché » - des vestiges des premiers quais à ceux des premières maisons, la Place-Royale raconte son histoire, vieille de quatre siècles.



La Place Royale à 360°



« De l'isle d'Orléans jusques à Quebecq y a une lieue, j'y arrivay le 3 juillet, où estant, je cherchay lieu propre pour nostre habitation, mais je n'en peu trouver de plus commande, ny mieux situé que la pointe de Quebecq, ainsi appelé des sauvages, laquelle estoie remplie de noyers », Samuel de Champlain lors de son arrivée à l'emplacement actuel de la Place-Royale.

La grande fresque des Québécois



La fresque des Québécois, c'est toute l'histoire de la fondation du Québec racontée sur un mur en trompe-l'oeil. Oeuvre des artistes de la Cité de la Création, installée en France, près de Lyon, la fresque a nécessité entre autres choses 6000 nouvelles briques pour la réfection du mur et 2550 heures de travail pour la réalisation de la peinture. C'est sur le mur de la maison Soumande, Place-Royale, à l'endroit même où Samuel de Champlain construisit son « Habitation » à l'aube de la colonie, que sont représentés aujourd'hui les portraits de seize personnalités indissociables de l'histoire du Québec. Un Québec qui fêtera son 400ème anniversaire en 2008.



Partie gauche de la fresque

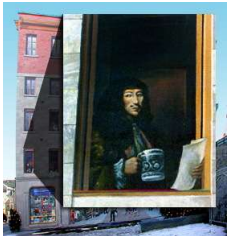


Partie centrale de la fresque



Partie droite de la fresque

Partie gauche de la fresque



Jacques Cartier Le grand rêve, à l'époque de Jacques Cartier (1491-1557), consistait à trouver une nouvelle route vers l'Asie. Aussi, lorsque ce navigateur et explorateur s'embarque vers les Nouveau-Monde en 1534 et en 1535, c'est avec le double mandat de découvrir une voie de communication et « certaines ysles et pays où l'on dit qu'il se doit trouver grant quantité d'or et autres riches choses ». De richesses, Cartier n'a rapporté en France que du quartz et de la pyrite, méprise à l'origine du dicton « faux comme diamant du Canada ». Il n'en a pas moins exploré le golfe du Saint-Laurent et découvert le fleuve du même nom, voie d'entrée vers l'intérieur du continent. Il a pris possession de ces territoires au nom de, François Ier, devenant « découvreur du Canada ».

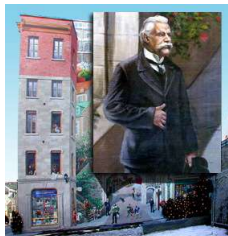
Jean Talon Jean Talon (1626-1694) débarque à Québec en 1665, à une époque où la Nouvelle-France est affaiblie, désorganisée, aux prises avec le harcèlement des Iroquois. Envoyé par Louis XIV et son ministre Colbert en qualité d'intendant, Jean Talon cumulera deux mandats, de 1665 à 1668 et de 1670 à 1672. Sous son règne, la Nouvelle-France prospère ; l'« incomparable intendant » a, en quelques années, donné un essor significatif à la colonie, favorisant le peuplement, diversifiant l'agriculture et soutenant l'industrialisation. On l'aperçoit ici, chope de bière en main, en rappel de la brasserie qu'il construisit sur le site actuel de l'îlot des Palais. Faute de vision politique en France, peu de ses réalisations ont survécu à son intendance. Avec lui disparut la seule véritable grande époque de la colonie.

Comte de Frontenac Noble français, militaire de carrière, Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau (1622-1698), fut nommé deux fois gouverneur de la Nouvelle France, de 1672 à 1682 et de 1689 à sa mort. Frontenac n'était certes pas un administrateur conciliant et sut se mettre à dos les autres instances de la colonie jusqu'à son rappel en 1682. Le gouverneur n'en faisait qu'à sa tête, favorisant par exemple la traite des fourrures par intérêt personnel, malgré les directives contraires qu'il recevait de Paris. Mais l'histoire l'a retenu pour ses faits d'armes : en 1690, il repousse une attaque du général anglais Phips près de Québec. A l'émissaire envoyé pour le sommer de se rendre, il aurait lancé cette phrase devenue célèbre : « Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusil ».

Partie centrale de la fresque



Louis Jolliet L'histoire se souvient de Louis Jolliet (1645-1700) comme du découvreur du Mississipi. A une époque où le grand fleuve n'était connu que par les témoignages des Amérindiens, on avait encore espoir de trouver un passage vers la mer de Chine et le Mississipi aurait pu combler ces attentes. En 1673, il en descend le cours avec le père Marquette, jusqu'à obtenir la certitude que le fleuve se déverse dans le golfe du Mexique. La nouvelle déçoit, mais Jolliet n'en a pas moins poussé la connaissance de la géographie du continent, ouvrant en cela à l'expansion territoriale de la Nouvelle-France. Explorateur et découvreur ne révèlent cependant qu'un aspect de cet homme qui fut aussi organiste, commerçant, cartographe, seigneur, hydrographe du roi et professeur au Collège des Jésuites.



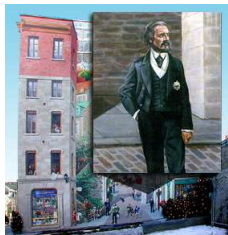
Alphonse Desjardins En 1900, Alphonse Desjardins fonde à Lévis la première caisse populaire, pierre d'angle d'un vaste mouvement coopératif. Son but : organiser le crédit populaire à partir de l'épargne populaire. Journaliste et fonctionnaire, il s'était toujours intéressé aux problèmes économiques et sociaux du pays ; son initiative, inspirée des caisses rurales européennes, voulait combattre l'usure et offrir un levier économique aux Canadiens français. Avec son épouse Dorimène, il lutte pour la reconnaissance juridique de ses caisses et entreprend d'en fonder plusieurs sur l'ensemble du territoire québécois. A sa mort, quelque 140 caisses populaires sont en activité et ses contemporains voient déjà « l'héritage d'une valeur encore inappréciable » qu'il leur lègue.



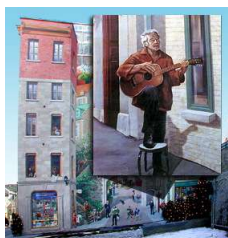
Samuel de Champlain On ne peut revenir sur l'histoire du Québec sans évoquer Samuel de Champlain (vers 1570-1635), dessinateur, géographe, explorateur et surtout, fondateur de Québec le 3 juillet 1608. Envoyé en Nouvelle-France comme observateur en 1603, il explore la vallée du Saint-Laurent qu'il cartographie mieux que ses prédécesseurs. Ses voyages l'emmenent en Acadie et sur la côte de la Nouvelle-Angleterre. De retour en France en 1607, il se voit confier le commandement d'une expédition vers la Nouvelle-France. Il y installe une « Habitation » sur la rive nord du Saint-Laurent, à la pointe de Québec. C'est le début de la colonie française en Amérique dont il fut un ardent promoteur : on lui doit la première grande politique de colonisation, en 1658.



Marie Fitzbach Marie Fitzbac (1806-1885) connut une vie ardue avant de fonder une communauté religieuse vouée au service social. Son père meurt et la pauvreté marque sa jeunesse ; puis elle entre au service d'un marchand qui, devenu veuf, l'épouse. Cinq ans plus tard, elle est veuve à son tour, responsable de trois enfants et privée d'une partie de ses biens par des problèmes de succession. Elle suit donc ses filles au couvent des soeurs grises ; là-bas, on lui propose de diriger une oeuvre destinée à aider les femmes dans le besoin. Dans le contexte de l'époque, l'oeuvre du Bon-Pasteur devient une congrégation religieuse et Marie Fitzbach en est la première supérieure. La communauté prend de l'expansion et les soeurs du Bon-Pasteur, sont toujours présentes aujourd'hui.

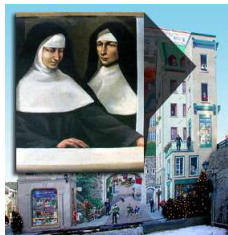
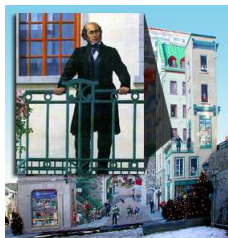


Lord Dufferin Ce n'est pas un hasard si Frederick Temple Blackwood (1826-1902), marquis de Dufferin, est ici représenté sous les fortifications de la ville de Québec. Ce diplomate anglais, nommé gouverneur général du Dominion du Canada entre 1872 et 1878, fut en effet l'ardent défenseur des murs fortifiés, vestige de la ville de garnison qu'était jadis Québec. Il lutta pour qu'on les préserve et réussit à faire commanditer la construction de la porte Kent par la reine Victoria. Très attaché à l'Empire britannique, Lord Dufferin n'en affirmait pas moins l'existence d'une nation canadienne. Personnage populaire, il possédait charme et esprit et avait le sens du compromis. Après le Canada, il fut en poste en Russie et aux Indes, puis termina sa carrière comme ambassadeur en Europe.



Félix Leclerc Comment résumer l'oeuvre de Félix Leclerc (1914-1988) sinon en disant qu'il est le père de la chanson québécoise ? « Nous avons jusque là le folklore, les chansons de Paris, et puis les chansons américaines, mais soudainement arrivait quelque chose qui était dès le départ très populaire, très chaleureux, très collé à notre personnalité collective », considérait à son sujet l'homme de théâtre Gratien Gélinas. D'abord annonceur de radio, comédien et auteur dramatique, Félix Leclerc s'intéresse ensuite principalement à la chanson. Consacré en France dans les années 1950, il revient au Québec s'installer à l'île d'Orléans, marquant à jamais l'endroit de son sceau. Chanteur des gens simples et laborieux, il est la figure même du chansonnier près de ses racines, qu'il célèbre dans la beauté de sa poésie et de sa prose.

Partie droite de la fresque



François-Xavier Garneau C'est un peu par sentiment patriotique que François-Xavier Garneau (1809-1866) deviendra l'historien national du Canada français. Né à Québec dans un milieu modeste, Garneau doit renoncer aux études classiques et s'instruit donc en véritable autodidacte, par ses lectures et ses voyages. Il devient notaire, tâte du journalisme et publie plusieurs poèmes. Sa vocation d'historien coïncide avec un désir contemporain de mieux comprendre le présent en fouillant le passé, tâche qui n'avait été accomplie jusque-là que par des Anglo-Saxons. En 1845, Garneau publie une première tranche de son « Histoire du Canada » ; deux autres tomes suivront, qu'il n'aura de cesse d'augmenter au long de sa vie. L'ouvrage fera date et sera considéré comme un élément fondateur de la conscience canadienne-française.

Louis-Joseph Papineau Issu d'une famille canadienne qui commençait à s'élever sur le plan social, Louis-Joseph Papineau (1786-1871) était un homme influent dans le Bas-Canada du XIX^{ème} siècle. Avocat de formation, il entra à l'Assemblée comme député en 1805 et maintint au long de sa vie une position oscillant entre ses aspirations libérales et son conservatisme économique et social. Papineau combattit le projet d'Union, défendit les 92 résolutions des Canadiens français en 1834 et fut également l'un des instigateurs des insurrections de 1837-1839, bien que parmi les plus modérés. Il dut s'enfuir avant les affrontements, aux Etats-Unis puis en France. Les chefs de la rébellion n'en utilisèrent pas moins son nom comme étendard, parce que sa popularité ralliait les troupes.

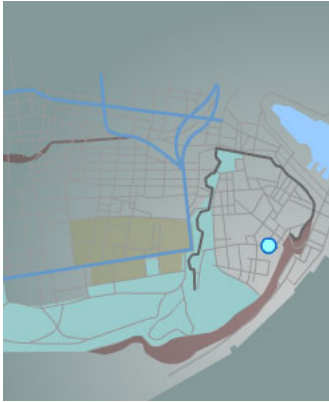
Thais Lacoste-Frémont La lutte pour la reconnaissance des droits des femmes au Québec ne se serait pas faite sans le concours de Thais Lacoste-Frémont (1889-1963). Par ses écrits, ses lettres et ses actions, elle compte parmi celles qui ont poussé le premier ministre, Adélard Godbout, à accorder le droit de vote aux femmes en 1940. L'adoption du suffrage féminin n'est qu'une victoire dans son combat pour l'égalité de droit entre les deux sexes : active au sein de plusieurs associations, Thais Lacoste-Frémont a notamment présidé un bureau d'emploi pour les femmes pendant la crise qui suivit le krach de 1929 et a dirigé en 1947 la Commission d'étude sur le statut légal de la femme mariée et vue de la réforme du Code civil.

François de Laval Issu d'une grande famille de France, François de Motmorency-Laval (1623-1708) deviendra le premier évêque du Canada, après avoir longtemps rêvé d'être missionnaire. Envoyé dès 1659 pour diriger l'Eglise de la Nouvelle-France, il trouve une colonie qui n'a pas beaucoup évolué depuis l'époque de Champlain. Homme de foi, soucieux de la situation religieuse de la colonie, il crée le Séminaire de Québec en 1663 pour fonder son Eglise et organiser le clergé ; il combat fermement le commerce d'alcool avec les Indiens, allant jusqu'à excommunier les fautifs. Il assurera ses fonctions d'évêque jusqu'en 1688, alors que sa santé déclinante l'oblige à se retirer. Sa représentation s'inspire d'une oeuvre attribuée au frère Luc, effectuée vers 1672.

Catherine de Longpré La congrégation des Religieuses hospitalières de la miséricorde de Jésus était déjà établie à Québec depuis neuf ans lorsque Catherine Simon de Longpré, dite Catherine de Saint-Augustin (1632-1668), arrive de France en 1648. Mais son passage aura été remarqué dans la congrégation qui accueille à l'Hôtel-Dieu pauvres, malades, Hurons et autres nécessiteux. D'un naturel aimable, Catherine de Longpré apparaît comme une religieuse exemplaire ; ce n'est qu'après sa mort, à l'âge de 36 ans, qu'on découvre les luttes et les sacrifices qu'elle a endurés. Âme tourmentée, la jeune femme a livré des combats intérieurs qui l'ont minée physiquement mais qui l'ont hissée au rang des fondateurs de l'Eglise catholique canadienne en ce qu'elle disait souffrir pour la colonie et pour le pardon des crimes qui s'y commettaient.

Autour du château Frontenac, le Vieux-Québec de la haute-ville

Si le quartier de la Place Royale était le lieu privilégié des commerçants, la haute-ville était quant à elle le refuge des religieux. Ursulines, Augustines, Recollets, tous les ordres présents en Nouvelle-France résidaient ici. C'est aussi à cet endroit qu'en 1663, Monseigneur Laval fonde le Séminaire de Québec, la plus ancienne institution d'enseignement au Canada. Mais la haute-ville, c'est aussi le luxueux château Frontenac ou la très belle terrasse Dufferin. C'est aussi le seul endroit entouré de remparts sur près de cinq kilomètres et qui font de Québec la première ville fortifiée de toute l'Amérique du Nord.



Le château Frontenac, entre « Titanic » et Orient-Express



La terrasse Dufferin, le meilleur balcon pour admirer le Saint-Laurent



l'Hôtel de Ville, place des Jésuites



Au cœur de la haute-ville, la Place d'Armes

Le château Frontenac, entre “Titanic” et Orient-Express



Symbole à lui seul de la ville, il est dit-on l'hôtel de luxe le plus photographié du monde. De style néo-renaissance française, construit en 1883 sur un emplacement majestueux, il juxtapose tourelles, toits mansardés et d'innombrables fenêtres à meneaux. Un charme provincial alliant conte de fée et gigantisme à l'américaine. Vue imprenable sur le Saint-Laurent à tous les étages!



Le château Frontenac, une forteresse, transformée en hôtel de luxe



A l'intérieur du château Frontenac à 360°



Devant le château Frontenac, à 360°

Le Château Frontenac, une forteresse transformée en hôtel de luxe

C'est, paraît-il, l'hôtel le plus photographié au monde. Véritable emblème de la ville de Québec et fleuron de l'hôtellerie canadienne, le Château Frontenac fut érigé en 1892 par la Compagnie ferroviaire Canadien Pacifique, en lieu et place de l'ancien château Saint-Louis qui avait été édifié en 1647. Avec ses fenêtres et ses tourelles, il fait inmanquablement penser aux châteaux de Cendrillon et de la Belle au Bois dormant.

Mais, une fois à l'intérieur, c'est plutôt vers les clients du Titanic et de l'Orient Express que se dirigent les pensées du visiteur. Décors sculptés, boiseries, tentures, longs couloirs où l'on finit par se perdre, le luxe est ici maître, partout. Et presque tout est fait « maison ». L'hôtel possède en effet sa propre blanchisserie, sa menuiserie, son atelier de réparation électrique, mais aussi son atelier de confection et sa boulangerie. De nombreuses, et fortunées, personnalités y ont séjourné.

Il fut le lieu de rencontres importantes notamment celle qui permit à Churchill et Roosevelt de régler les derniers détails du débarquement en Normandie. Quant à Alfred Hitchcock, il y séjourna en 1951 pour y tourner des scènes de son film « I confess ».





A l'intérieur du Château Frontenac, à 360°



En novembre dernier et pour la première fois de son histoire, le château Frontenac a mis aux enchères une partie de ses trésors en faveur des malades du rein. Le Musée de la Civilisation a ainsi acquis la pièce la plus convoitée, un service de porcelaine de Limoges qui aurait servi à la reine Elisabeth et au roi Georges V lors de leur visite en 1939, pour la modique somme de 5 300 \$ canadiens, soit environ 15 000 francs français.

Devant le château Frontenac, à 360°



Luxeux à l'intérieur, le château Frontenac possède une magnifique vue sur la terrasse Dufferin et le Saint-Laurent.

La terrasse Dufferin, le meilleur balcon pour admirer le Saint-Laurent

La terrasse Dufferin, un balcon de bois long de 433 mètres et monté à 60 mètres au dessus du fleuve offre au promeneur une vue superbe sur le Saint-Laurent, l'île d'Orléans et la côte de Beaupré, « un des plus beaux paysages de la planète Terre », selon le poète Alain Grandbois. Elle fut construite en 1838 puis agrandie et redessinée en 1878 par l'architecte Charles Baillargé, qui y installa cinq kiosques. Devant la terrasse se dresse la statue de Samuel de Champlain, le fondateur de la ville.







L'Hôtel de Ville à la place des Jésuites

L'Hôtel de Ville de Québec fut inauguré en 1896 en lieu et place du Collège et de l'église des Jésuites. 35 maires y ont dirigé les destinées de la cité depuis 1833. Le premier d'entre eux s'appelait Elzéar Bedard, le maire actuel se nomme Jean-Paul l'Allier, en poste depuis 1989. Mais depuis le 1er janvier dernier, l'Hôtel de Ville est devenu le siège du conseil et de l'administration centrale du nouveau Québec. Une nouvelle ville vient en effet de voir le jour et douze communes en plus de Québec forment maintenant une cité, forte de 505 000 citoyens. La ville de Québec, répartie en huit arrondissements se place de ce fait au deuxième rang de la province et au huitième du Canada -



Au coeur de la haute-ville, la place d'Armes



Face au château Champlain, c'est le coeur de la haute ville où il fleurit bon le vieux monde. Français mais aussi Britanniques y élurent domicile.



Au coeur de la haute-ville, la place d'Armes



La place d'Armes à 360°

Au coeur de la haute-ville, la Place d'Armes

Les spectacles des musiciens et des amuseurs ont remplacé les défilés militaires mais la Place d'Armes est demeurée le coeur de la haute-ville. Le monument érigé en son centre en 1916, dit le monument de la Foi, honore les Récollets, les premiers prêtres envoyés en Nouvelle-France, qui oeuvraient essentiellement comme maîtres d'écoles et chapelains dans l'armée.





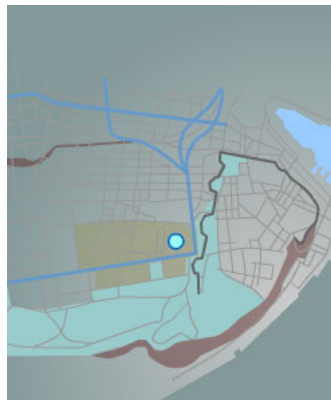
La Place d'Armes à 360°



Depuis le centre de la Place d'Armes, on aperçoit la cathédrale Holy Trinity, construite entre 1799 et 1804, à l'ambiance toute britannique en plein coeur de Québec.

Autour de la colline parlementaire, des champs de bataille aux espaces verts

Située dans la ville haute, la colline parlementaire correspond à l'un des quartiers les plus calmes de la ville. Sauf à Grande Allée, où les Québécois et les touristes peuvent profiter de l'animation des restaurants et des boutiques, ici, on travaille. Qui dans les nombreux bureaux administratifs jouxtant l'Hôtel du Parlement, qui dans les lieux réservés aux militaires du 22^{ème} régiment royal. Mais les anciens champs de bataille bordant la Citadelle sont aussi le lieu de prédilection pour tous ceux qui, toujours dans le calme, ne ratent pas une occasion, à grandes enjambées ou petites foulées, de mettre leur esprit au repos et leur corps au travail.



Sur les plaines
d'Abraham, la détente
et l'histoire font bon
ménage



Dans les plaines
d'Abraham, à 360°



Une citadelle au ras des
pâquerettes



Grande-Allée, les
Champs-Élysées de Québec



Un Parlement, des
parlementaires

Sur les plaines d'Abraham, la détente et l'histoire font bon ménage

Lieu de promenade par excellence, piste de ski de fond l'hiver, les plaines ont retrouvé le calme après les tempêtes de 1759, où l'armée anglaise, forte de 8 000 hommes, réussit à prendre par surprise les troupes françaises du marquis de Montcalm, beaucoup moins nombreuses. Les deux chefs militaires trouvèrent la mort dans cette bataille et un obélisque fut érigé en leur mémoire avec l'inscription suivante : « Leur courage leur a valu le même sort ; l'histoire la même réputation ; la postérité le même monument » !



Dans les plaines d'Abraham, à 360°



Les plaines d'Abraham occupent une superficie de 108 hectares et ne comptent pas moins de 6 000 espèces d'arbres et d'arbustes répartis en 80 espèces. Elles abritent également le musée du Québec qui détient en Amérique la plus importante collection d'art québécois, du XVII^{ème} siècle à aujourd'hui.

Une citadelle au ras des pâquerettes

C'est l'ingénieur britannique Elias Walker Durnford qui a conçu la Citadelle de Québec, construite entre 1820 et 1832 au sommet du Cap Diamant pour parer une attaque éventuelle des Américains. Intégrant une redoute élevée par les Français quelques années auparavant, la Citadelle a la forme d'un pentagone un peu déformé. Quoi qu'il en soit, sa construction permet à la ville d'atteindre son apogée en tant que place forte. Une sacrée place forte quand on sait qu'à l'époque les ouvrages et édifices militaires occupent le quart de la superficie de la cité et que la garnison, occupant entre 1 000 à 1 500 soldats, représente plus d'un quart de la population totale du quartier ! Aujourd'hui, la place forte est devenue un lieu de mémoire et de promenade même si la présence en ses lieux du très Royal 22ème Régiment ne permet pas de visiter la Citadelle dans sa totalité, secret militaire oblige !



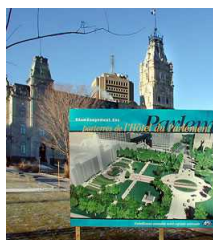
Grande-Allée, les Champs-Élysées de Québec

Grande Allée a toujours été considérée comme une artère de prestige, donnant ainsi aux Québécois qui s'y promenaient l'impression de remonter les Champs-Élysées. C'est là que les grandes familles bourgeoises étaient installées au XIX^{ème} siècle, appartenant au monde de la politique, de la magistrature ou des affaires. C'est à l'ombre de ses arbres et de ses belles demeures que se chuchotaient les grandes et les petites histoires de la vie publique. Après guerre, bars, restaurants et boutiques de luxe ont peu à peu investi les lieux, transformant Grande-Allée en une avenue dédiée au tourisme et au plaisir de vivre. Mais l'avenue garde la mémoire de son histoire et de celle de Québec, avec d'un côté des maisons à l'architecture toute victorienne et de l'autre des propriétés signées par des architectes français.

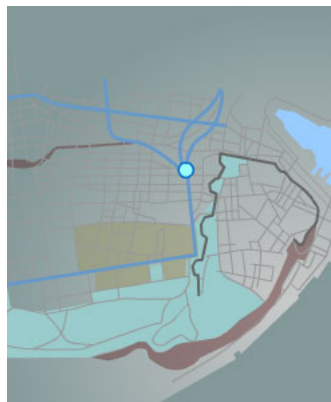


Un Parlement, des parlementaires

L'Hôtel du Parlement, inspiré du classicisme français, a été construit entre 1877 et 1886. Les statues qui ornent sa façade racontent à elles seules trois siècles d'histoire. On y retrouve en effet côte à côte des explorateurs, des colons célèbres, des religieux, des militaires, sans oublier les Indiens. A l'intérieur, les députés y siègent selon les règles du parlementarisme britannique, les membres de l'opposition faisant face à ceux du parti au pouvoir. Tout autour du Parlement se sont érigés à partir des années 70 de nombreux bâtiments administratifs, destinés à accueillir les 8 000 fonctionnaires jusqu'alors éparpillés dans toute la capitale.



La rue Saint-Jean ou les branchés du patrimoine



Située au beau milieu du quartier Saint-Jean-Baptiste, qui a prit ce nom en 1929 en l'honneur du saint patron des Canadiens français, la rue Saint-Jean en est l'artère principale et la plus animée. Anciennement habitée par des artisans, elle est devenue le coin de prédilection de tout ce que la ville compte d'artistes et d'intellectuels. Bordée de restaurants et bars branchés, de vieilles épiceries au décor du temps jadis, de petites librairies et vieux disquaires, la rue Saint-Jean se veut à la fois moderne et garante de son patrimoine.



Chez Moisan, histoire d'’une petite épicerie devenue grande



Clément Saint Laurent, l'épicier qui veut redonner vie à son quartier



Le Foubar, un bar fou, fou, fou



’était la rue Saint-Jean



Emilio, le rital de Saint-Jean



Au bout, la Place d'’Youville

Chez Moisan, histoire d'une petite épicerie devenue grande

L'épicerie Moisan, dont les habitués aiment à se rappeler qu'elle est la plus vieille épicerie de toute l'Amérique du Nord, a été fondée en 1871 par Jean-Alfred Moisan. Spécialisée dans les produits fins et importés, c'est là que venaient s'approvisionner les gens de la haute société. Né en 1848, Jean-Alfred grandit dans le quartier, fréquenté alors par les artisans et les gagne-petit qui parlent français à la maison, à l'école et à l'église, mais anglais partout ailleurs. Tel un prince dans son royaume, l'épicier

Moisan suit l'évolution du quartier et veille à servir la femme du pasteur avant la bonne du notaire, bousculant peut-être l'ordre d'arrivée des dames en question, mais respectant à la lettre les codes sociaux. Si la clientèle a bien changé, si les patrons de l'épicerie ne s'appellent plus Moisan, la boutique a su garder une atmosphère chargée de mémoire où faire ses courses est un vrai plaisir pour les yeux.



Le Foubar, un bar fou, fou, fou...

Depuis six ans, c'est Lili Jodoin qui préside aux destinées du Foubar, un lieu qu'elle a acheté avec quelques copains, il y a une douzaine d'années. Un bar bien sympa où se retrouvent les trois quart de la jeunesse du quartier. « Presque tous les gens qui habitent ici travaillent dans le culturel, alors forcément, le Foubar est devenu un lieu culturel », se félicite Lili dans un éclat de rire dont elle a le secret, mais qui n'est un secret pour personne tant il est franc et sonore. Le Foubar, c'est aussi l'un des rares lieux où les jeunes artistes peuvent se produire, de temps en temps. « Une fois que tous leurs copains et que toute leur famille sont venus les écouter, il faut bien qu'ils trouvent autre chose » souligne Lili, qui ne rate pas l'occasion de lancer un nouveau talent. Elle connaît la musique, elle est aussi chanteuse. « C'est comme moi. Je pourrais me produire quand je veux ici, mais bon, pour pas lasser les gens, faudrait que je change de show souvent, parce que c'est toujours les mêmes qui viennent. Et puis moi, j'aime bien écouter les autres » ! N'empêche, elle a l'oreille Lili, et la plupart des jeunes artistes connus à Québec sont passés chez elle. Même si elle ne respecte pas toujours la loi en les produisant. « Forcément, un spectacle, ça fait des décibels. Mais j'ai pas eu de plainte depuis quatre ans, alors je vois pas pourquoi j'arrêteraï ». Personne ne verrait pourquoi dans la rue Saint-Jean et c'est plutôt une bonne nouvelle.



C'était la rue Saint-Jean

La rue Saint-Jean, c'est le poumon du quartier Saint-Jean-Baptiste, l'une des plus vieilles rues commerçantes du Québec. Aujourd'hui s'y retrouvent étudiants, artistes, intellectuels. Hier s'y rencontraient les émigrants anglophones, surtout irlandais. Ravagée par deux incendies dévastateurs, en 1845 et en 1881, la rue Saint-Jean, toujours reconstruite a su garder son charme d'antan : petites maisons mitoyennes à toits plats ou mansardés et petits commerces font de l'endroit un lieu incontournable de Québec.



Emilio, le rital de Saint-Jean

Il est arrivé de Naples au début des années cinquante. En quittant ses parents, il leur a dit : « je serai de retour dans deux ans ! ». Il n'est retourné dans la maison familiale que 20 ans après, pour les vacances. Emilio Colarossi, c'est le rital de Saint-Jean.

Connu comme le loup blanc, il est le patron de l'Épicerie européenne, une affaire montée sur un coup de tête, en 1959 : « il y avait un local vide en face de l'église ! ». Depuis, l'épicerie s'est agrandie et dix salariés y travaillent, veillant au réassort d'un nombre incalculable de références, italiennes bien sûr, mais aussi européennes. « D'une certaine façon, c'est nous qui avons permis aux Québécois de découvrir des goûts différents », se félicite Emilio. « Quand quelqu'un cherche quelque chose, il se dit,

forcément, ça doit exister à l'Épicerie européenne ». La preuve, on y trouve même du bison à la sauce bordelaise ! Un jour, Gianni, l'un des fils d'Emilio, marié à une Française, prendra les commandes. Il se destinait à tout autre chose, mais très vite, il

s'est rendu-compte qu'au Québec comme en Italie, les affaires de famille, ça doit rester en famille !



Au bout, la Place d'Youville

La place d'Youville, située au bout de la rue Saint-Jean et à l'entrée de la porte du même nom, est depuis toujours le vrai cœur de la ville. Occupée par un marché entre 1876 et 1930, la place abrite depuis 1932 une salle de spectacle, le palais Montcalm devant lequel évoluent l'hiver les adeptes du patin à glace. En juillet et août, la patinoire cède la place au Festival international d'été. En face du palais Montcalm se dresse le Capitole et sa célèbre façade courbée, construit en 1903 par

l'architecte américain

Painter, et qui accueille les plus grands spectacles de Québec.



Si proche et si lointaine, la basse-ville



« Quand on est de la basse-ville, on n'est pas de la haute-ville... Y en a qui s'en souviennent, d'autres qui s'en souviennent pas... », chante le Québécois Sylvain Lelièvre. S'il est vrai que les différences s'atténuent entre la haute-ville et la basse-ville, la pente est encore un peu raide. Et les statistiques sont claires : les gens riches et instruits habitent en haut, les pauvres sans diplômes logent en bas. Reste que les bonnes volontés de part et d'autre laissent espérer une atténuation de ces déséquilibres et permettront petit à petit aux Québécois de redécouvrir l'ancien poumon économique de la capitale. Artistes, familles, étudiants commencent peu à peu à s'installer en basse-ville et redonnent à ses quartiers une nouvelle vie et un nouvel élan.



La taverne accepte les femmes



Saint-Roch tente de retrouver le ciel



Mario Dufour, un prêtre au service d'un quartier



Une Méduse qui pique là où ça fait du bien



Une seule tombe et deux drapeaux

La taverne accepte les femmes

« Il est interdit de servir les femmes dans une taverne ou d'y tolérer leur présence. La femme du tavernier fait cependant exception à la règle » ! C'était jusqu'à une date très récente, l'un des dix articles du règlement en vigueur dans toutes les tavernes de Québec. Et, chez Jos Dion, comme ailleurs, le règlement, c'est le règlement. Ce n'est pas une loi, sortie des esprits compliqués des gens de la haute-ville, qui allait bousculer une tradition ancestrale. Edictée en 1979, elle ne fut appliquée chez Jos Dion qu'en 1988 et encore, après un référendum auprès des habitués. Ce qui, sans aucun doute, a permis à la taverne d'étendre sa bonne réputation jusqu'en haute-ville, d'où l'on descend aujourd'hui avec un certain plaisir, pour s'encaïllier un peu au son de l'accordéon et devant un verre de mousse. Quand on vous dit que la femme est l'avenir de l'homme !



Taverne Jos Dion
Depuis 1933



REGLEMENTS CONCERNANT LES PERMIS DE TAVERNE

- 1. Le permis de taverne est valide pour une durée de trois ans.
- 2. Le seul droit que confère le permis de taverne est celui de vendre de la bière au verre pour consommation sur place.
- 3. Une étiquette ou un timbre de vente à durée limitée doit être apposé sur chaque bouteille, à l'exception des bières de brasseries étrangères, et à leur première vente en détail d'importation et à leur première vente.
- 4. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 5. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 6. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 7. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 8. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 9. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 10. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 11. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 12. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 13. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 14. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 15. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 16. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 17. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 18. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 19. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.
- 20. Le titulaire du permis de taverne doit avoir obtenu un permis de vente de détail de la bière de la province de Québec en vertu de la Loi sur le régime des alcools.

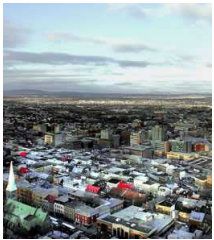
Plus de renseignements sur les permis de taverne sont disponibles sur le site Internet de la Commission des liquors de Québec.

Saint-Roch tente de retrouver le ciel

C'est seulement depuis février 2000 que, de la rue Saint-Joseph, le cœur du quartier Saint-Roch, on peut savoir le temps qu'il fait, juste en levant le nez vers le ciel. Auparavant, l'imagination malencontreuse de certains architectes avait fait de cette rue une galerie souterraine, chauffée l'hiver et climatisée l'été, dans laquelle se donnait rendez-vous une population de laissés-pour-compte. Une bien mauvaise réputation pour l'un des plus anciens faubourgs de Québec.

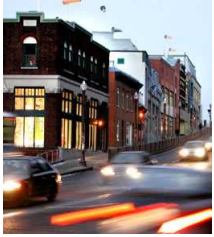
Cet ancien pôle de l'activité économique de la ville s'était à partir des années 60, dépouillé de tout ce qui le faisait vivre. Une grande partie de ses travailleurs avaient rejoint les bureaux de la colline parlementaire, la clientèle des petits commerces s'était mise à préférer les grands centres commerciaux de l'extérieur et la population, avide d'espace vert, s'était laissé séduire par le chant des sirènes de la banlieue.

Résultat : paupérisation, drogue, prostitution... Au début des années 1990, la Ville a décidé de se pencher sur le sort de ce quartier et a engagé une grosse opération de revitalisation de Saint-Roch. Aménagement de jardins, transformation de bâtiments industriels en logements, installation d'écoles et d'entreprises et implantation du Centre national des nouvelles technologies de Québec, qui fera ainsi de Saint-Roch le siège de la création multimédia de la capitale. Reste, après la forme à retrouver le fond, la vie d'un lieu dont on est fier et d'où l'on peut enfin revoir le soleil, simplement..



Une Méduse qui pique là où ça fait du bien

L'existence de Méduse est l'une des nombreuses initiatives qui permettent à basse-ville de retrouver un souffle, celui de la création. Inauguré en 1995, Méduse est en effet une coopérative de producteurs et de diffuseurs artistiques, culturels et communautaires. Entendez par là un groupe de gens, plutôt jeunes et imaginatifs, qui ont décidé de s'associer à bord d'un drôle de bateau pour voguer quelles que soient les humeurs du temps, sur l'océan de la création dans tous les domaines : radio, cinéma, gravure, théâtre, photographie. Formations, résidences d'artistes, événements, expositions font de ce lieu unique un pôle qui attire une nouvelle population pour laquelle l'invention est aussi un échange.

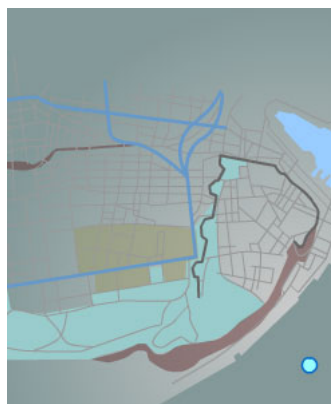


Une seule tombe et deux drapeaux

Le cimetière des « Héros » se trouve face à l'hôpital général de Québec fondé en 1693 et dont la gestion fut confiée dès les débuts aux soeurs Augustines. Un lieu très discret où reposent pourtant plusieurs représentants de la noblesse française et anglaise ainsi que 500 militaires, tombés lors de la bataille des plaines d'Abraham en 1759. Le monument qui leur est consacré est particulièrement émouvant, plaque de marbre noir sur laquelle figurent tous les noms des disparus, Anglais et Français.



Ailleurs mais tout près de Québec



A quelques kilomètres à peine de la capitale se cachent quelques petits trésors de la nature québécoise. C'est eux que rejoignent aussi souvent qu'ils le peuvent les habitants de Québec à la recherche d'espace, de calme et de repos. En voici une toute petite sélection « pour supporter le difficile et l'inutile », comme le chantait Félix Leclerc.



Les marsouins de l'île aux Coudres



Sur les traces de Félix



La glace ne laisse pas de marbre



Niagara n'a qu'à bien se tenir



Depuis le Hilton

Les marsouins de l'île aux Coudres

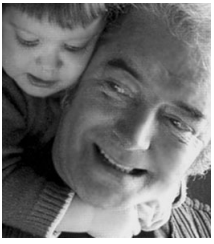
C'est Jacques Cartier qui lui a donné son nom, débarquant en 1535 sur une île couverte de coudriers (noisetiers). Ses premiers habitants furent d'abord les marins morts en mer, que l'on venait enterrer ici. D'autres, bien vivants ceux-là, s'y installent à partir de 1720 pour y développer principalement l'agriculture mais aussi la construction de bateaux et la pêche. On accède à l'île par un bac, gratuit, et on peut en faire facilement le tour en vélo car la route ne fait que 23 kilomètres. 1600 personnes y habitent à l'année, surnommés les « marsouins ».



Sur les traces de Félix

« L'île c'est comme Chartres, c'est haut et propre avec des nefs, avec des arcs, des corridors et des falaises. En février la neige est rose comme chair de femme et en juillet le fleuve est tiède sur les battures ». C'est l'un des nombreux portraits de l'île d'Orléans, écrit et chanté par son plus célèbre habitant, Félix Leclerc. C'est là qu'il a bâti sa maison, élevé ses enfants. C'est là qu'il repose aujourd'hui, au milieu de ses ancêtres qui s'y étaient installés en 1662. C'est là encore, en hommage au poète, que sa fille Nathalie et son compagnon Christian Biloteau, ont souhaité installer l'Espace Félix Leclerc, sur une terre de 50 hectares. Espace pluridisciplinaire, il proposera dès le printemps 2002 une exposition permanente, un centre de documentation, une boîte à chansons pouvant accueillir 200 personnes, une salle d'animation avec des ateliers éducatifs, mais aussi un sentier peuplé d'oiseaux sauvages et d'herbes folles ou encore une érablière et une cabane à sucre. Félix Leclerc n'a jamais cessé de célébrer la beauté de son île. Demain celle-ci célébrera la mémoire du poète, l'un des emblèmes les plus représentatifs de la culture québécoise.





La glace ne laisse pas de marbre



Les secrets de l'Hôtel de Glace



La glace ne laisse pas de marbre

A Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier existe un lieu inattendu, insensé et terriblement exotique. C'est l'hôtel de glace. Ouvert de janvier à mars, fort de 31 chambres et suites, d'un cinéma, d'un bar, d'une chapelle et de deux galeries d'art, on y vient chaudement habillé pour une expérience unique, éphémère et hivernale : dormir sous la glace ! Car à l'hôtel de glace, comme son nom l'indique tout est en glace : les murs, le sol, les sculptures, les chaises, le bar.. le lit ! Une vingtaine de personnes ont participé à sa construction qui a nécessité 11 000 tonnes de neige et 350 tonnes de glace. De quoi faire trembler.. de froid. En 2001, 40 000 personnes l'ont visité et 1 500 autres y ont passé la nuit, pour la modique somme de 200\$. Mais l'expérience, dit-on, en vaut la chandelle !



Niagara n'a qu'à bien se tenir

Elle est moins large mais plus haute que celle de Niagara. La chute Montmorency, 83 mètres, et la rivière qui lui sert de réservoir ont été baptisées ainsi par Samuel de Champlain en l'honneur du vice-roi de la Nouvelle France, le duc de Montmorency, en poste de 1620 à 1625. Dotée d'un téléphérique et de passerelles permettant de s'en approcher au plus près, la chute a aussi sa légende. Une jeune amoureuse incapable de se remettre de la mort de son fiancé au champ de bataille, s'y serait précipitée. Il paraît que les soirs de pleine lune, on peut apercevoir son fantôme dans l'écume. C'est la dame blanche.





Depuis le Hilton

Une vue tous azimuts vers la ville, la banlieue industrielle et l'île Saint-Laurent. On prend conscience depuis ce point de vue exceptionnel de la dimension de Québec en tant que capitale d'une nouvelle communauté urbaine





Ressources

Sélection de liens pour découvrir Québec en surfant sur la toile

Guides et annuaires pour découvrir Québec

Le site de la ville de Québec

www.ville.quebec.qc.ca/accueil/index.shtml

Toute la région de Québec

www.quebecregion.com/

Le site de la Commission nationale de la capitale du Québec

www.capitale.gouv.qc.ca

Le site touristique officiel de la capitale du Québec

www.tourisme.gouv.qc.ca

Photographies

Les Archives nationales du Québec conservent des milliers de fonds: 43 km de documents écrits, 7 000 000 de photographies, 800 000 cartes et plans, 53 000 heures d'enregistrements...

www.anq.gouv.qc.ca/

Histoire

L'histoire en s'amusant grâce au jeu proposé par les Archives nationales du Québec

www.anq.gouv.qc.ca/archi-quiz/

Tout sur le patrimoine religieux de Québec

www.patrimoine-religieux.com/guide/index_fr.html

Francophonie

Le site du Conseil de la vie française en Amérique

www.cvfa.ca/accueil.html

L'Office franco-québécois pour la jeunesse

www.ofqj.gouv.qc.ca/

Quartiers

Le centre d'interprétation de la Place Royale

www.mcq.org/place_royale/index.html

Les activités de la paroisse Saint-Roch grâce au site de la fondation du même nom

www.saint-roch.qc.ca/saintroch.html

Société

Le site de l'hôtel de glace, pour découvrir notamment le confort et la chaleur d'un hôtel pas comme les autres

www.hoteldeglace.qc.ca

Musique

Tout sur la musique au Québec avec Québec info musique

www.qim.com/

L'orchestre symphonique de Québec

www.osq.qc.ca/intro_1.htm

Langue

Une étude sur la situation de la langue française au Québec

www.olf.gouv.qc.ca/index.html

Musées

Le centre d'interprétation de la vie urbaine de la ville de Québec

www.museocapitale.qc.ca/002.htm

Le musée de la Civilisation

www.mcq.org/mcq/index.html

Le musée de l'Amérique française

www.mcq.org/maf/index.html

Le musée du Québec et ses parcours éducatifs

www.mdq.org/

Fêtes et festivals

Le 400ème anniversaire de Québec

www.quebec400.qc.ca/fra/actualites/index.asp

Le carnaval de Québec

www.carnaval.qc.ca

Le festival d'été de Québec

www.infofestival.com/

Médias

Le site de TV5 au Québec

www.tv5.ca/

Le journal de Québec

www.journaldequebec.com/

Le quotidien Le Soleil

www.cyberpresse.ca/soleil/

Voir, un très bon journal culturel

www.voir.ca/qc.asp

Le site de Radio Canada

radio-canada.ca/

Le site de Télé-Québec

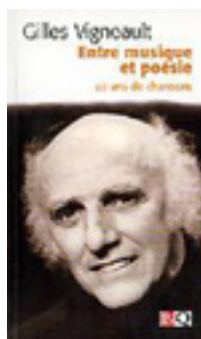
www.telequebec.qc.ca

Un guide urbain de Québec

www.telegraphe.com/

A la découverte de Québec à travers les livres
 Une Bibliographie proposée avec l'aimable complicité de la
 Librairie du Québec, 30 rue Gay-Lussac. 75005 Paris.

Chansons et poésies



“Entre musique et poésie . 40 ans de chansons“, de Gilles Vigneault, aux éditions BQ, 1997

“J’ai pour toi un lac quelque part au monde, Un beau lac tout bleu..“, comme la poésie de Gilles Vigneault. Au Québec, la chanson, nous dit-on ,est intimement liée à l’évolution de la société. Un recueil des chansons créées en public par le poète. Un outil indispensable où les vers, les textes, sont retranscrits dans les règles, de manière à en apprécier la qualité littéraire.



“L'homme rapaillé“, de Gaston Miron, éditions Typo poésie,1996.

Gaston Miron est qualifié de “poète accidentel“. Il écrivait selon le mot de Blanchot “dans l’intensité de la défaillance“. Ce serait, disons-le, un livre sur l’évanouissement“ la vie est toujours à l’orée de l’air/ toujours à la ligne de flottaison de la conscience“.



“Poésies complètes 1896-1941“, d’Émile Nelligan, aux Editions Bibliothèque québécoise,1992

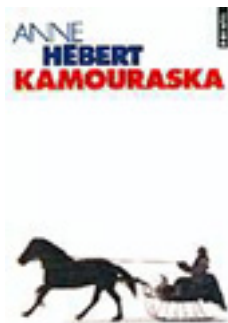
Émile Nelligan (1879-1941) est généralement reconnu comme l’un des plus grands poètes lyriques du Québec. Interrompue précocement, son oeuvre connaît une popularité sans faille qui se renouvelle d’une génération à l’autre ; on peut la lire ici au complet, d’après la version établie dans la grande édition critique publiée en 1991 par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski.

Romans



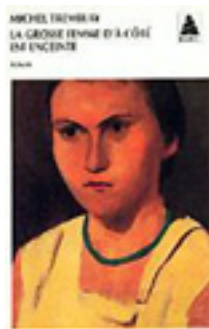
“Bonheur d'occasion“, de Gabrielle Roy, aux éditions Boréal, 1993.

Dans le quartier montréalais de Saint-Henri, un peuple d'ouvriers et de petits employés canadiens-français est désespérément en quête de bonheur. Chaque personnage invente sa propre voie de salut et échoue dans un monde en proie à la guerre. Ce roman a été traduit en une quinzaine de langues. Un classique qui a reçu le prix Femina.



“Kamouraska“, de Anne Hébert, éditions du Seuil, collection Points, 1970.

Au milieu de XIXème siècle, dans la ville de Québec, une femme veille son mari qui va mourir. Elle n'est là qu'en apparence car elle revit, instant par instant, fragment par fragment, sa propre histoire. Une histoire de fureur et de neige, une histoire d'amour éperdu. Ce livre dans la bibliographie importante de cette auteure canadienne, est un livre d'une veine romantique. Il a reçu le Prix des libraires en 1971



“La grosse femme d'à côté est enceinte“, de Michel Tremblay, aux Editions Babel, 1990.

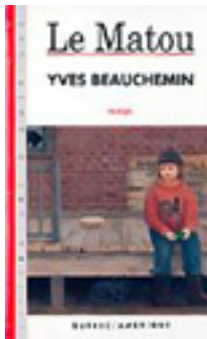
Au coeur du Plateau Mont-Royal, ce quartier populaire de Montréal qui prend des allures de véritable microcosme social, une femme de quarante-deux ans, enceinte de sept mois, devient le centre d'un monde réaliste et fantasmagorique. Dans la journée du samedi 2 mai 1942, alors que tourbillonnent émotions et drames de la vie privée, le romancier met en place, avec un grand bonheur d'écriture, les acteurs du premier tome du puissant cycle romanesque des Chroniques du Plateau Mont-Royal.



“La petite fille qui aimait trop les allumettes“, de Gaétan Soucy, aux Edition du Boréal, Collection Points, 1998.

Deux enfants sont livrés à eux-mêmes après le suicide de leur père. La Loi paternelle disparue, ils vont découvrir le monde et chercher à forger leur identité. Mais cette liberté nouvelle est une épreuve qu'il n'est pas toujours facile de négocier quand le réel côtoie chaque jour l'imaginaire et que le monde “civilisé” se comporte de bien étrange manière... Récit impossible à raconter, à la fois désopilant de surprises et d'enchantements, la Petite

filles qui aiment trop les allumettes est portée de bout en bout par une langue tout ensemble farfelue et éclatante. Ce qui prouve bien deux choses, si besoin était : à savoir que la littérature est d'abord une fête du langage, et que Gaétan Soucy occupe une place aussi unique qu'incontestable.



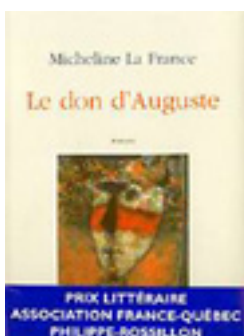
“Le Matou“, d'Yves Beauchemin, aux Editions Québec/Amérique, Collection Littérature d'Amérique.

“Vers huit heures un matin d'avril, Médéric Duchêne avançait d'un pas alerte le long de l'ancien dépôt postal “C” au coin des rues Sainte-Catherine et Plessis lorsqu'un des guillemets de bronze qui faisaient partie de l'inscription en haut de la façade quitta son rivet et lui tomba sur le crâne. On entendit un craquement qui rappelait le choc d'un oeuf contre une assiette et monsieur Duchêne s'écroula sur le trottoir en faisant un clin d'oeil des plus étranges.” Premier best-seller international québécois, traduit en plusieurs langues, vendu à plus d'un million d'exemplaires, un film, une série télévisée, le Matou est une réussite sans précédent.



“Le ru d'Ikoué“, d'Yves Thériault, aux Editions Bibliothèque québécoise, 2001.

“En rampant à sa découverte, il avait trouvé l'eau verte sous une frondaison entrelacée. Elle était devant lui, paisible ici, mais nerveuse plus loin plus bas ; verte à ses pieds et blanche là où elle se tordait sur les rochers, grondant doucement, chuchotant de toute sa voie d'eau vive. Si belle.” Ikoué, le dernier fils du sage Algonquin Atik, se laisse charmer par un ruisseau mystérieux. L'adolescent assoiffé de connaissances espère que “son eau” pourra lui révéler tous les secrets de la forêt qu'il envie à son père. Mais il lui faudra d'abord apprendre la patience, l'écoute et le respect. Yves Thériault a composé un récit initiatique empreint d'une poésie et d'une sagesse oubliées - celles des cultures autochtones dont l'auteur d'Agaguk s'est fait le porte-parole et qu'il a contribué à faire connaître partout à travers le monde grâce à ses récits.



“Le don d'Auguste“, de Micheline La France, aux Editions XYZ, Collection Romanichels, 2000.

Prix Littéraire Association France-Québec Philippe Roussillon - Lauréate 2001
La vérité, parfois aveuglante, peut aussi apporter le repos. Camille Vieille nie le suicide de sa mère, Florence, qu'elle croit avoir été victime d'un sordide assassinat. La jeune femme demande à Marc Léger - enquêteur de son métier mais aussi romancier passionné de la vie - de faire la lumière sur cette mort suspecte. C'est le début d'une aventure qui entraînera la jeune Camille et sa famille beaucoup plus loin qu'elles ne pouvaient

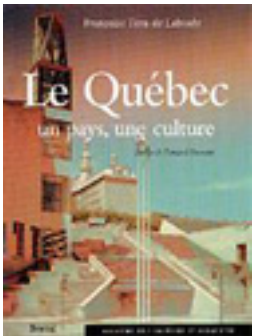
l'imaginer. Mais l'énigme sera résolue. L'assassin existe bel et bien ; ce n'est cependant pas celui qu'on voudrait dénoncer.

Voyage-société



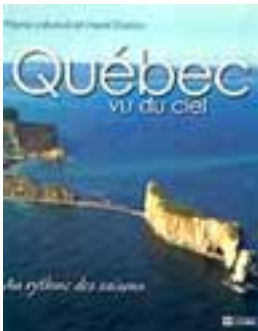
“Vivre au Québec“, de Ludovic Hirtzmann, aux éditions Multimondes, 2000.

Comme son titre l'indique, ce livre est un manuel contenant toutes les adresses et voies utiles pour s'installer et vivre au Québec, dans le logement, les services, le travail, l'éducation, l'immigration, la vie politique...



“Le Québec, un pays, une culture“, de Françoise Tétu de Labsade, aux éditions du Boréal, 2001.

Le Québec aura bientôt quatre cents ans d'histoire. Tout le monde s'accorde désormais pour reconnaître qu'il a une culture unique et identifiable comme telle. C'est à une véritable vision anthropologique de cette culture que vous convie son auteure, sa promenade reste accessible et amicale.



“Le Québec vu du ciel au rythme des saisons“, par Pierre Lahoud et Henri Dorion, aux éditions de L'Homme. 2001.

A la manière de Yann Arthus-Bertrand, les auteurs ont choisi de consigner en photos et en propos les splendeurs de leur pays, le survolant comme autant d'oiseaux dans un périple aux mille tableaux de manière à percevoir le rythme des choses.

Mais aussi :

"Québec et Provinces maritimes", Guide du Routard 2001/2002, éditions Hachette.

"Québec, chutes du Niagara, Ottawa, îles atlantiques", Guides Bleus, éditions Hachette

"Québec, Canada", éditions Guides Gallimard

Photographies



“Québec, une histoire capitale“, de Serge Lambert et Jean-Claude Dupont, Les éditions GID

“100 ans noir sur blanc“ - la nouvelle collection des Editions GID - raconte, en noir et blanc, tome après tome, région après région, le Québec de 1860 à 1960. Avec le premier né de la collection, “ Québec une histoire capitale “, c'est le souffle des souvenirs de la capitale du Québec qui remonte en nous : petites misères ou grandes gloires, quartiers humbles ou cossus, grandiloquents personnages publics ou hommes de la rue qui à défaut de faire la une ont eux aussi fait l'histoire. Aujourd'hui renaît sous vos yeux, par le charme inouï de photographies anciennes, la capitale d'autrefois où, à pied, à cheval, en tramway, au détour d'une petite rue, vous pourriez voir défiler vos aïeux en leurs atours de fraîche jeunesse.



“Entre campagne et ville, 1940-1950“, de Paul-Louis Martin, Driscoll photographe ambulant, éditions Les Archives Nationales du Québec, les Publications du Québec

Profondément humain, voilà le regard que le photographe George A. Driscoll a posé sur les gens, au lendemain de la guerre et au cours des années suivantes. L'oeil de sa caméra s'attarde avec intérêt, avec amour même, sur des personnages, femmes et hommes, jeunes et vieux, de la campagne et de la ville qui vivent alors une période d'effervescence. Sensible au monde nouveau qui surgit autour de lui, autant qu'aux anciennes façons de faire qui lui semblent vouées à disparaître, le photographe Driscoll a su imprimer pour la mémoire l'essence même du changement, autant dire les gens au travail, à la maison et dans les loisirs. Ce volume, c'est en quelque sorte le carnet intime de l'artiste, son journal ou son jardin secret, élaboré avec autant de fantaisie que d'humour, et surtout de plaisir. D'une certaine façon, les clichés présentés dans cet ouvrage pourraient s'intituler “ le monde selon Driscoll “. Découvrez avec lui, le Québec et les Québécois des années 1940-1950.

Histoire, géographie, culture

"Place Royale, quatre siècles d'histoire", Renée Côté, éditions Fidès

Petite bande de terre blottie entre le cap Diamant et le fleuve Saint-Laurent, Place-Royale a connu, depuis sa création il y a quatre siècles, un développement exceptionnel. Déjà 1000 ans avant notre ère, les Amérindiens y faisaient halte durant la belle saison. Fasciné par cette forteresse et ce havre naturel, Samuel de Champlain choisit de s'y installer en 1608 et d'implanter dans la pointe de Québec le premier établissement français permanent en Amérique. Ce livre raconte l'aventure des hommes et des femmes qui ont bâti et développé Place-Royale. Dans ce récit se côtoient personnages illustres et illustres inconnus qui ont marqué, chacun à leur façon, la grande et la petite histoire de Place-Royale.

“Québec, ville et capitale“, Serge Courville, et Robert Garon, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval - Commission de la Capitale nationale du Québec

Magnifique ouvrage, qui couvre toute l'histoire de la ville et explore la dimension sociale et culturelle. Résultat de la collaboration de nombreux spécialistes. Très bien illustré.

"Noms et lieux du Québec: dictionnaire illustré", Gouvernement du Québec, Commission de toponymie , Sainte-Foy, Les Publications du Québec, 1994.

Ouvrage qui regroupe les principaux noms de lieux du Québec, étudiés du point de vue de leur origine et de la localisation des lieux qu'ils désignent. Propose, le cas échéant, des explications étymologiques.

"Brève histoire du Québec", Jean Hamelin et Jean Provencher, Montréal, Boréal, 2e éd., 1997

D'accès facile, peu coûteux, bilan rapide.

“La vie littéraire au Québec“, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval,1999.

Cette collection présente non seulement le fait littéraire et l'examen des textes, mais aussi l'analyse du processus de leur production et de leur réception. Elle offre aux étudiants, aux enseignants et aux spécialistes une solide synthèse qui s'inspire d'une approche originale et d'une recherche de première main. La vie littéraire au Québec constitue l'étude la plus exhaustive et la plus solide parue à ce jour et devient une référence incontournable non seulement pour les littéraires, mais aussi pour tous ceux qui, dans diverses disciplines, s'intéressent à l'histoire des idées et des idéologies“ (Antoine Sirois, Recherches sociographiques). Le premier tome de La vie littéraire au Québec (1764-1805 : La voix française des nouveaux sujets britanniques) a obtenu le prix Raymond-Klibansky (1992).]

Ouvrages sur la langue

"La langue et le nombril: histoire d'une obsession québécoise" Chantal Bouchard, Editions Fidès, 1998.

Tableau historique de l'évolution, depuis le début du 19e siècle, de l'argumentation des Canadiens-français dans la défense de leur langue. Excellente analyse de psychologie collective! On y voit décrites les diverses tentatives successives de valorisation du français canadien qu'on a cherché à rapprocher le plus possible du français parisien pour en justifier l'existence et le maintien. Démarche qui visait à contrer le projet des Anglais de faire disparaître le français au Canada, le français canadien étant considéré par eux comme un dialecte dégénéré.

“Dictionnaire historique du français québécois. Monographies lexicographiques de québécismes“, sous la direction de Claude Poirier, Sainte-Foy, Les Presses de l'Unive

Première édition de cet ouvrage dont les articles étudient l'évolution des québécismes depuis leurs premières attestations au Canada. Ouvrage de lexicographie historique avec insistance sur la dimension culturelle. L'ouvrage a été converti en une base de données, appelée BDLP-Québec, qu'on peut interroger gratuitement sur Internet à l'adresse suivante : www.tlq.ulaval.ca/bdlp/Default.htm

" Dictionnaires des canadianismes " Gaston Dulong, Sillery, Editions Septentrion, 2e éd., 1999.

Dictionnaire répertoriant les canadianismes traditionnels. Ouvrage qui s'appuie sur des enquêtes de type dialectologique; il ne faut donc pas s'étonner d'y voir figurer nombre de mots que les Québécois d'aujourd'hui n'utilisent plus. Représente l'usage qui avait cours avant les années 1950, notamment dans les milieux ouvriers, dans les campagnes, dans les régions, incluant évidemment un bon nombre de mots qui continuent d'être employés de nos jours.

"Dictionnaires de langue française du Canada. Lexicographie et société au Québec", Annick Farina, Paris, Editions Honoré champion, 2001.

Très bon bilan de la tradition des manuels correctifs et des glossaires qui ont contribué au façonnement de la conscience linguistique des Québécois depuis le 19e siècle.

"Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie", Gouvernement du Québec, Conseil de la langue française, Les Publications du Québec, 2000

Ouvrage collectif important, de facture soignée et bien illustré, comprenant les contributions de 83 personnes et présentant un bilan du français au Québec depuis le Régime français jusqu'à nos jours. Sauf quelques rares articles, qui traitent de l'histoire interne de la langue, l'ouvrage s'intéresse essentiellement aux événements politiques, sociaux qui ont eu des conséquences sur la langue, mais aussi à sa dimension culturelle.

"Les origines du français québécois", Mougeon, Raymond, et Édouard Beniak (dir.), coll. "Langue française au Québec", Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994

Ouvrage spécialisé, mais qui peut être consulté par toute personne cultivée. Contient une dizaine de contributions qui traitent de la question des origines du français québécois, question qui a donné lieu à une controverse



"Dictionnaire des expressions québécoises", de Pierre DesRuisseaux, aux Edition Bibliothèque québécoise, 1990

Couenne, micmac, sioux, enfirouaper, jarnigoine : le français québécois est inventif, amusant, savoureux... déroutant. Comment s'y retrouver ? Fruit d'une patiente recherche sur le terrain, ce dictionnaire répertorie plus de 4000 expressions, locutions, comparaisons, utilisées au Québec, avec leur signification, leurs variantes régionales et, le plus souvent, leur équivalent en France. Un ouvrage de référence indispensable à quiconque - étudiants, traducteurs, linguiste ou simples curieux - qui désirent mieux goûter la langue parlée au Québec.

Gastronomie

“Cuisine traditionnelle des régions du Québec“, Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec, Montréal - Les Publications du Québec, 2e éd., 1999

Bel ouvrage. Belles illustrations. Chaque région donne lieu à un chapitre introduit par un court texte de présentation. On y trouve des recettes comme la gibelotte de Sorel, la tourtière, le cipaille, le ragoût de pattes, les cretons, la tarte à la ferlouche, les croquignoles...